

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois 15 f.
Six mois 28
Un an 44

L'abonnement continue, sans
avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. WEINOUX

Le Nord de la France :
Trois mois 15 f.
Six mois 28
Un an 44

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez M. Havas, Laite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 29 JANVIER 1871

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Bordeaux, 26 janvier.

M. Garibaldi est arrivé le 26.
Les Allemands menacent Angars, avec le but de tourner la gauche de Chanzy.
L'évacuation de Tours n'est pas complète. Une partie des forces allemandes y est toujours.
La Lafayette est arrivé au Havre.
La cavalerie prussienne a traversé Gaudebec le 26. Une colonne prussienne est entrée, le 27, à Yvetot.

Voici ce que nous lisons dans l'Indépendant :

Nous avons dû interrompre cette nuit notre tirage pour publier les dépêches suivantes annonçant officiellement le fait de négociations pour la capitulation de Paris.

Versailles, 27 janvier.

Les négociations concernant la capitulation de Paris sont avancées à un tel point qu'on s'attend à ce que les termes en soient conclus aujourd'hui.

Sarrebruck, 28 janvier.

On annonce de Versailles, 25 janvier :

M. de Bismark a rendu visite à M. Favre. La visite a duré une demi-heure.

Ensuite, il y a eu conseil de guerre chez l'Empereur, auquel a assisté le prince royal, MM. de Moltke, Bogent Rogent et Bismark.

A deux heures, M. de Bismark a eu chez lui une entrevue avec M. Jules Favre.

A trois heures et demie, ce dernier, accompagné de son gendre, est retourné par le pont de Sèvres à Paris.

Les nouvelles sur les troubles de Paris sont confirmées par M. J. Favre.

Aujourd'hui, le 25, M. Favre est revenu de nouveau de Paris et est en négociations avec M. de Bismark.

LES PRUSSIENS DANS LE NORD

Nous lisons dans l'émancipateur de Cambrai :

Les uhlands continuent leurs visites et leurs réquisitions dans les villages.

Ils ont, dit-on, emmené plusieurs habitants de Carnières comme garantie du paiement de l'indemnité de 675,000 francs qu'ils exigent du canton.

Ils ont également frappé le canton de Marcoing d'un impôt très-lourd.

On nous assure qu'ils ont brûlé une partie du village de Naves.

Une grande lumière comme celle d'un vaste incendie se voyait dans cette direction avant hier au soir.

A Oisy, on raconte qu'ils ont fait de nombreuses réquisitions en bouffes et en argent, mais lorsqu'on se présenta à l'endroit indiqué pour leur donner satisfaction, il n'y avait plus personne. Les Prussiens étaient partis sans donner leur adresse.

Le nommé B..., ancien militaire, employé au chemin de fer, aurait été tué par l'un d'eux dans les circonstances suivantes : il avait parié d'aller les voir très près. Il timbra pari et rencontra des cavaliers qui burent avec lui. Puis, l'un d'eux l'accompagna au moment où il déclara vouloir rentrer. Tout à coup, le cavalier, un peu aviné, tira son sabre et fendit le crâne à B..., qui tomba pour ne plus se relever. Nous donnons ces détails d'après divers récits qui nous sont parvenus et sur toute réserve.

Ce que nous pouvons affirmer avec bien plus de certitude, c'est que les Prussiens, qui avaient tenté, le 26, de s'emparer de Landrecies, se sont retirés devant la défense vigoureuse de cette place.

Un de nos amis a reçu de son fils une lettre des plus intéressantes à ce sujet ; nous en extrayons les passages suivants :

Je reçu le baptême du feu ; Landrecies a été attaqué vers deux heures. Notre batterie a immédiatement occupé les remparts, j'étais à un bastion situé en face de la gare, où se trouvaient une centaine de fantassins prussiens qui traient sur la pièce que je pointais ; sur une vingtaine d'hommes qui se trouvaient dans mon bastion, trois ont été atteints, parmi lesquels se trouve le brigadier D... qui a été mortellement frappé d'une balle à la tête, il n'est pas encore mort, mais il est dans un état désespéré ; un autre a reçu dans l'épaule une balle qu'on n'a encore pu retirer, le troisième une balle dans le côté, mais elle a été heureusement extraite.

Il y avait avec nous de la ligne, elle a eu un homme tué et deux ou trois blessés.

Les mobilisés n'ont eu que des blessés, on n'en connaît pas exactement le nombre. La ville a été assez maltraitée.

Parmi les habitants, il y a eu un jeune homme tué et deux ou trois blessés.

On a dû faire l'amputation d'une jambe au receveur de l'enregistrement.

J'avais sur le rempart un poste périlleux j'ai tiré, pendant tout le temps du bombardement, sur la gare. elle est dans un bien triste état. J'ai tué plus d'un prussien.

J'ai entendu siffler bien des balles ; mais aucun obus n'est venu éclater dans mon bastion.

A un certain moment, je pointais un obus de 22, quand une balle est venue frapper le fond de l'âme de ma pièce.

Le combat a duré de deux à six heures.

on pensait de nouveau être attaqué aujourd'hui, il n'en a rien été ; ils sont partis on a pu sortir de la ville.

L'Indépendant de Douai donne sur l'affaire de Landrecies les renseignements suivants qui complètent ceux que nous avons donnés hier :

Lundi 23 janvier, à une heure, nous apercevions de la porte de France, à une distance de 5 à 600 mètres, un corps ennemi. Les coups de fusils s'échangeaient de part et d'autre et on charge les canons.

Le premier coup abat un arbre qui gênait le pointage, c'est alors qu'on constate que l'affaire est sérieuse. A partir de ce moment, cinq ou six pièces lancent, sans discontinuer, des obus sur Landrecies ; l'infanterie fait pleuvoir une grêle de balles, et les boulets éclatent autour de nous.

Les bombes tombent surtout sur l'église, sur l'arsenal et sur la demeure de M. Carton, receveur de l'enregistrement.

Vers quatre heures, l'incendie se développe dans l'arsenal et le pavillon servant de magasin, prend feu. On enlève immédiatement les munitions qui s'y trouvaient renfermées ; les bombes continuent à y tomber et à y entretenir l'incendie.

C'est vers cinq heures et demie que les canons ont cessé leur œuvre de destruction. L'artillerie mobile de Douai a fait bravement son devoir et tous ont reçu le baptême du feu. Le capitaine a montré beaucoup de courage et a mérité l'estime de la batterie.

Voici maintenant les résultats et les effets du bombardement de Landrecies :

Deux artilleurs mobiles tués ; l'un de Douai (7e batterie) ; l'autre de l'Aisne ; dans la 4e batterie on compte un tué et trois blessés ; au 78e de ligne un tué et deux blessés ; parmi les mobilisés deux blessés M. Carton, receveur de l'enregistrement a eu la jambe emportée par un obus en sortant de chez lui, alors qu'il cherchait à sauver sa petite fille. Un jeune garçon de 15 ans a été tué par une balle qui lui a traversé la tête ; cet enfant était cependant dans une des chambres de son habitation.

Nous nous attendions à une nouvelle attaque le lendemain ou le surlendemain. Nos préparatifs avaient eu lieu avec une grande activité. Les réparations occasionnées par le bombardement avaient été promptement faites. Mais l'ennemi semble décidément s'être éloigné.

On a jeté bas la gare de Landrecies qui lui servait d'abri. On y a trouvé quelques cadavres et les murailles étaient teintes de sang. Nous savons que deux des pièces ennemies ont été démontées par notre artillerie et que les pertes du côté des Prussiens sont beaucoup plus sérieuses que les nôtres.

Comme renseignement de la dernière heure, je puis vous dire que 34 Prussiens ont encore été vus mercredi matin dans le faubourg de Paris ; mais on croit généralement que le corps ennemi s'est

éloigné et qu'il ne continue pas l'attaque.

Du reste, nous sommes sur nos gardes ; tous nos préparatifs sont faits et notre résistance sera vigoureuse.

On lit dans l'Echo de la Frontière, de Valenciennes :

Entre Landrecies et le Quesnoy, il y a une importante usine à Coke, dans laquelle quelques uhlands se présentèrent ces jours derniers. Ayant fait venir le chef de cet important établissement, ils lui demandèrent à titre de réquisition, une somme de 200,000 francs, le menaçant en cas de refus, de l'emmener prisonnier en Allemagne.

Celui des uhlands qui avait pris le premier la parole, fut immédiatement reconnu par M. X... qui, frappé d'étonnement, lui demanda quelques explications. Le uhlan ne se fit pas prier pour parler et répondit : je suis bien celui que vous connaissez ; j'ai traîné il y a quelques années la brouette dans votre usine, et voici parmi mes chefs un tel ou un tel, dont vous devez avoir conservé aussi quelque souvenir. Il prononça alors les noms de plusieurs anciens ouvriers de M. X... qui s'avancèrent et après avoir salué leur ancien maître, lui dirent : nous savons que vous avez une grande fortune ; il nous faut 200,000 fr., sinon, nous vous emmenons.

La somme ne leur ayant pas été versée ils tinrent parole et M. X... dut les suivre sur le champ.

On nous assure que pour obtenir la délivrance de cet industriel, un de ses parents dut se rendre avant-hier, à un endroit qui lui avait été désigné, et verser les 200,000 francs réclamés.

Ainsi, voilà qui est de nouveau prouvé : les Prussiens ne craignent pas de se faire les spoliateurs de leurs anciens maîtres. C'est pour les dépouiller et les voler, le revolver à la gorge, que ces intrants reviennent aujourd'hui ceux qui leur ont jadis donné l'hospitalité, et qui les ont nourris du pain de leurs familles.

Les maires du canton de Solesmes ont eu enfin le triste courage de s'exécuter et de verser aux Prussiens la somme de 200,000 francs qu'ils avaient demandée. Deux uhlands s'étaient présentés à Saulzoir, et avaient réquisitionné une somme de vingt-cinq francs par tête. Ils se sont contentés pour le moment d'une somme de sept francs par tête, soit 17,000 fr. pour cette commune.

Le canton de Solesmes a entre les mains le reçu qu'il sollicitait. N'est-ce pas le cas de dire une fois de plus : oh ! le bon billet qu'a la Chaire ! Si les maires du canton de Solesmes croient que l'ennemi se contentera de si peu, ils se trompent étrangement. Les Prussiens ont été trop bien accueillis par eux pour ne pas revenir, et on doit s'attendre à les voir revenir sous peu soumettre les habitants de Solesmes à une nouvelle réquisition.

On nous dit, mais nous n'avons pas

vérifié le fait, qu'il n'y aurait pas au Château plus de 2 à 300 Prussiens. N'est-ce pas assez singulier de voir une population de 12,000 habitants se laisser exploiter ainsi par une poignée de bandits ?

A Haussy, commune du canton de Solesmes, les Prussiens se sont enquis s'il y avait dans les environs des soldats ou des mitrilles. Pour faire parler les enfants, ils leur distribuaient à profusion des sous et même des pièces d'argent.

L'Indépendance belge publie, sans date, l'extrait suivant du Progrès de Charleroi :

Des personnes arrivées hier soir des environs de Maubeuge, où elles travaillaient dans les établissements métallurgiques, nous annoncent que cette place sans doute bombardée cette semaine. Les uhlands se sont avancés hier jusque sur les glacis de la ville ; on a fait feu sur eux et plusieurs ont été tués, d'autres faits prisonniers.

Ces personnes nous assurent aussi que des uhlands ont fait feu sur des trains filant vers la Belgique.

La consternation est grande dans les environs de Maubeuge, qui renferment une infinité d'établissements métallurgiques, dont plusieurs appartiennent à des sociétés de nos environs.

Les abords de la place vont être inondés et on se prépare à une défense énergique.

Dunkerque, mardi 24 janvier.

Le général Faiderherbe est arrivé ce matin. Il est descendu à l'hôtel du Chapelain rouge. Il a aussitôt eu une conférence avec le comité de défense de la ville, qui est institué depuis près de quatre mois.

Je ne suis pas autorisé à vous dire tous les bruits qu'on a fait courir à cette occasion. Je puis vous en citer quelques-uns, cependant. Il serait question d'élever des postes avancés pour défendre les passages possibles de l'ennemi près des côtes. Il aurait aussi été question de pousser avec vigueur les travaux du fort dit Piot ou Pyot, du nom de celui qui en a eu l'idée, le capitaine de la sixième compagnie de la garde nationale d'ici, constructeur très-intelligent du reste. Ce fort s'élève à une certaine distance de la jetée gauche, entre les deux relais de la haute et de la basse à une portée de chassepot de l'ancien fort de la Bonne-Espérance, qui faisait jadis face au fort Vert.

Il a été aussi positivement question d'un crédit d'un million pour les travaux urgents dont il s'agit en ce moment, en dehors, bien entendu de celui de 25 millions qui a été voté jadis pour mettre la ville en état complet de défense.

Quoi qu'il en soit, la population est très agitée de cette visite du général Faiderherbe. Il y en a même une partie qui est très-inquiète et qui oublie qu'en tenant les eaux. Dunkerque est la ville de France qui est la plus facile à défendre, même contre les canons Krupp.

FLEULETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 30 JANVIER 1871.

— 44 —

LES DEUX FEMMES

DE L'EMPEREUR

NOUVELLE HISTORIQUE

Chapitre XI.

LES DEUX PRINCESSES.

SUITE

Jamais ! s'écria Marie-Thérèse à vec feu. Je ne trouverais pas de repos, même dans la tombe, si l'antique et paissante race des Habsbourg éprouvait jamais pareille humiliation ! Cette petite maison de Hohenzollern ! Il nous faut, Kaunitz, éviter aux moyens de prévenir chez elle de telles velléités.

— C'est précisément pour cela que le futur Roi des Romains doit prendre sa femme dans une maison souveraine allemande, et les principales après la Prusse sont celles de Bavière et de Saxe.

— Et elles ont toutes deux des princesses à marier. Je désirerais bien que nous puissions choisir la fille de l'Electeur de Saxe, car nous devons à ce pays une réparation de l'humiliation des malheurs que nous avons attirés sur lui. Mais on m'a rapporté, je crois, que la princesse Marie Cunigonde de Saxe n'a reçu du Ciel ni charmes, ni grâce.

— Peut-être la princesse Marie Joséphe de Bavière est-elle plus belle, dit vivement Kaunitz.

— Mais elle est la fille de Charles VII s'écria l'impératrice, la fille de cet homme qui m'a disputé ma couronne et mon pays, qui m'a fait tant souffrir et pleurer.

— En politique il faut oublier les injustices.

— Mais pas les services, répliqua Marie-Thérèse avec son plus gracieux sourire. Jamais je n'oublierai l'appui et les secours que m'ont prêtés les Hongrois, dans ma plus grande détresse, alors que l'Electeur de Bavière, qui prenait le titre d'empereur d'Allemagne, voulait me chasser de mes Etats. C'est grâce à Dieu et au glaive de St-Etienne aux mains de mes braves Hongrois que j'ai vaincu, détrôné Charles VII et posé sur ma tête la couronne impériale, et aujourd'hui et aujourd'hui nous ferions de sa

filie une future impératrice d'Allemagne et reine de Hongrie ! Dieu veuille que Joseph choisisse Cunigonde de Saxe !

— Puisse donc l'éloquence de V. M. décider le jeune roi à prendre pour femme une de ces deux princesses.

— Je pense qu'il comprendra que c'est un sacrifice exigé par ma position, et qu'il s'y résignera. Quand aura lieu le couronnement à Francfort.

— Dans quinze jours, madame.

— A son retour de Francfort, je l'exhorterai à se remarier. — Mais j'entends sonner midi c'est l'heure de la messe, et si M. le chancelier n'a plus à m'entretenir de rien...

— D'une bagatelle encore concernant ma propre personne, interrompit Kaunitz, si V. M. daigne le permettre.

— Je vois avec grand plaisir que vous pensez enfin à vous-même.

— Marie-Thérèse a fait au comte Kaunitz l'insigne honneur de le prendre pour son bras droit ; la tête étant une impératrice, le titre de comte n'est pas suffisant, me semble-t-il, pour le bras droit, qui est si voisin de la tête.

— Adieu, M. le chancelier, prince de Kaunitz ! répondit-elle en souriant. Elle lui présenta la main, et il la pressa sur ses lèvres avec une vivacité inaccoutumée.

Après la messe, elle se retira dans son cabinet et fit signe au grand-marchal de la cour, le comte Dietrichstein, de la suivre.

Comte, lui dit-elle, j'ai une question

toute confidentielle à vous adresser, conviendrait que votre discrétion n'est pas douteuse.

— V. M. sait bien, répondit-il avec l'enthousiasme qui lui était propre, que je mourrais plutôt que de trahir un secret de mon auguste impératrice.

— Plutôt aussi que de me faire un mensonge ?

— La question est épineuse, car il y a des circonstances où un mensonge officieux...

— Mais si je vous ordonne de me dire en ce moment du moins, la pure vérité, toute la vérité et rien que la vérité ?

— Je me soumettrai très-humblement à l'ordre de V. M., quoi qu'elle daigne me demander.

— Eh bien donc, écoutez. Comme vous venez de remplir des missions auprès des cours de Bavière et de Saxe, vous devez connaître les deux princesses à marier à Dresde et à Munich.

— Je les connais ! répondit-il en souriant.

— Quel physique a la princesse Marie Cunigonde de Saxe ?

— Elle est svelte, dit le comte hochant la tête, très-svelte même. Par respect pour la vérité, j'ajouterai même, si V. M. ne s'offense pas de cette mauvaise expression, qu'elle est sèche comme un panda, et que quiconque se frotte à elle se contusionne.

— Allons donc, vous êtes un calomniateur, M. le comte ! reprit l'impératrice en souriant. Vous voulez dire, n'est-il

pas vrai, qu'elle est d'une constitution fort délicate ?

— Comme il plaira à V. M. Soulement, malgré la délicatesse de sa constitution, on serait parfois tenté, quand on regarde la princesse, de la prendre pour un homme.

— Jésus Maria ! qu'entendez-vous par là ? demanda Marie-Thérèse avec effroi.

— Je veux dire, répondit-il avec un sérieux comique, qu'elle a une barbe noire que lui envierait plus d'un jeune officier.

— Vous êtes un fou. Vous l'aurez vu vers la soirée et pris pour de la barbe une ombre quelconque.

— Pardon, madame ! mais vous m'avez ordonné vous-même de dire la vérité ; j'ai vu la princesse aussi bien le soir qu'en plein jour, et à la lumière du soleil comme à celle des bougies, toujours cette même ombre noire autour de sa bouche — que je ne qualifierai pas de petite — j'ai donc lieu de supposer que cette ombre est une barbe.

— Et la princesse Joséphe de Bavière ? vous l'avez vu aussi ? est-elle plus belle ?

— Plus belle répéta le comte avec un soupir en haussant les épaules. On la dit aimable et bonne, et dans ce cas, son intérieur est plus beau que son extérieur. Elle est un digne rival de la princesse de Saxe.

— Vous êtes, à ce que je vois, un critique pénétrant. Mais supposez un instant qu'il vous faille épouser une des